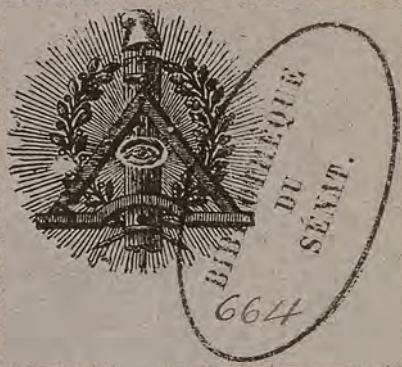


23

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

or



REVOLUTIONNAIRE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

LE CONGÉ,
O U
LA FÊTE DU VIEUX SOLDAT,
DIVERTISSEMENT
EN UN ACTE, EN PROSE
MELÉ DE VAUDEVILLES,

A l'occasion de la Paix.

PAR LES CC. TOURNAY ET VIAL.

REPRÉSENTÉ pour la première fois, sur
le Théâtre du Vaudeville, le 12 germinal
an 10. (2 avril 1802.)

Prix, 1 franc 20 centimes.

A PARIS,

Chez Mad^e. MASSON, Éditeur de Pièces de Théâtre,
rue de l'Echelle, n^o. 558, au coin de celle Honoré.

AN X. — 1802.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

GOODMAN , ancien militaire
invalide anglais , aubergiste de
l'hôtel d'Angleterre , à Cologne.

Cit. VERTPRÉ.

BONNEVAL , père , gros mar-
chand , voyageur.

Cit. LENOBLE.

FRANCŒUR , jeune grenadier
français , fils de Bonneval.

Cit. ALBERT.

FLORVAL , jeune français ,
peintre , voyageur ; caractère
gai , étourdi.

Cit. HENRY.

GEORGETTE , fille de Good-
man ; caractère vif , décidé et
ingénu.

Mde. HENRY BELMONT.

TUNDERTON , tambour de
ville , allemand , avec la livrée
de ville et un large ceinturon ;
carricature.

Cit. CARPENTIER.

Un chœur de jeunes filles et d'ha-
bitans de Cologne.

La Scène est à Cologne.

COUPLET D'ANNONCE.

Air : *Dans ce salon où du Poussin.*

Fêter un vieux marin anglais
Puis à sa fille aimable et sage ,
Unir jeune soldat français.
Voilà tout le fond de l'ouvrage ;
Que sans rigueur il soit jugé
Et que la critique s'endorme ,
Car ici l'auteur du congé
A peur d'un congé de réforme.

A V I S.

Il n'y a d'Édition avouée par les Auteurs , que
celle dont les Exemplaires sont signés par l'Editeur.
Elle poursuivra les Contrefacteurs , conformément
à la loi.

LE CONGÉ, OU LA FÊTE DU VIEUX SOLDAT,

Le théâtre représente une place publique , à droite du spectateur une allée d'arbres, à gauche une auberge à l'enseigne de l'Hôtel d'Angleterre.

SCENE PREMIERE.

FRANCŒUR , GEORGETTE , FLORVAL , un
chœur de jeunes filles et d'habitans de Cologne.

(Au lever du rideau , le chœur forme des groupes , il est occupé à préparer un petit dais de feuillage , à tresser des couronnes de chêne et de laurier , et des guirlandes.)

LE CHŒUR.

Air : Nous n'avons qu'un tems à vivre.

FORMONS l'heureux assemblage
Et du chêne et du laurier,
Et gaîment à leur feuillage,
Mêlons celui de l'olivier.

GEORGETTE.

Pour la fête d'un bon père,
Venez tous vous réunir.

FRANCŒUR.

Dans les camps on le révère.

FLORVAL.

De tous il s'est fait chérir.

LE CHŒUR.

Formons l'heureux assemblage , etc.

G E O R G E T T E.

En voyant la fleur nouvelle ,
 Ombrager ses cheveux blancs ,
 Que sa fête lui rappelle
 Les beaux jours de son printemps.

L E C H O E U R.

Formons l'heureux assemblage, etc.

F R A N C Œ U R.

Oui, mes amis , double fête aujourd'hui; d'abord
 celle de la paix avec l'Angleterre , elle est signée , et
 on n'attend plus pour la publier que la nouvelle offi-
 cielle qui ne peut tarder à arriver, ensuite.....

F L O R V A L , (*l'interrompant.*)

Ensuite, celle du brave Goodman , de cet ancien
 soldat.

F R A N C Œ U R.

Du père de ma Georgette.

F L O R V A L.

Mais voilà nos couronnes et nos guirlandes toutes
 prêtes, mes amis, il faut qu'il ne s'aperçoive de rien ,
 et je suis d'avis que nous allions achever ailleurs nos
 préparatifs.

G E O R G E T T E.

Oui, vraiment , car il ne se doute pas que c'est au-
 jourd'hui l'anniversaire de sa naissance.

F L O R V A L.

Et comme chacun voudra donner son bouquet
 à ce bon M. Goodman, j'en ai fait apporter pour
 tout le monde.

(*Il fait avancer de grandes corbeilles de fleurs.*)

Air : Du Vaudeville de Claudine.

Approchez , jeunes bergères ,
 j'ai des lilas, des zillels ,
 Et selon vos caractères ,
 Venez choisir vos bouquets.

J'ai de simples violettes
Pour les amans biens épris,
Des *muguets* pour les coquettes,
Pour l'inconstant des *Iris*.

(*Offrant une rose à une jeune fille.*

Même air :

De la rose à peine éclore,
Rose a l'éclat enchanteur,
La rose offerte par Rose,
En aura plus de fraîcheur.

(*Offrant une rose blanche à George.*)

Blanche rose est d'innocence
L'heureux emblème et le prix.

(*Offrant une branche de grenadier à Francœur.*)

Pour couronner la vaillance
Les *grenadiers* sont fleuris.

F R A N C Œ U R.

Mon cher Florval ?... de la galanterie ! mais toujours des jeux de mots , toujours des calembourgs.

F L O R V A L.

Que veux-tu , je suis incorrigible , et comme j'ai fait quatre-vingt-dix couplets pour la fête , je garde pour moi les œillets de poète. (*Il fait un mouvement vers la corbeille.*)

F R A N C Œ U R , (*en riant.*)

Un moment , je m'y oppose.

Même air :

Du calembourg qu'on rejette,
Toi si prompt à t'emparer,
Quoi des œillets de poète,
Prétendrais-tu te parer ?
Ce n'est qu'au sommet du Pinde,
Que cette fleur voit le jour,
Mais tiens , voici l'œillet d'Inde,
C'est le prix du calembourg.

FLORVAL.

Je suis battu par mes propres armes , mais je mérite cela..... Allons mes amis , songez-y bien , au premier coup de canon qui annoncera la paix , tout le monde doit se réunir ici.

GEORGETTE.

N'y manquez pas au moins.

LE CHŒUR.

Non , non.

FLORVAL.

Oh ! ils sont bien instruits.

(LE CHŒUR , (en s'en allant reprend.))

Formons l'heureux assemblage , etc.

(*Georgette reconduit les personnages du chœur , pendant la conversation de Francœur et de Florval.*)

S C E N E I I .

FLORVAL , FRANCŒUR , GEORGETTE.

FRANCŒUR.

MAIS par quel hazard te trouves-tu ici l'ordonnateur de la fête ?

FLORVAL.

Eh ! mon cher , en ma qualité de peintre voyageur. Par mes vers , mes pinceaux et mes dettes , je me suis déjà fait une petite réputation dans la ville de Cologne.

FRANCŒUR.

Oui poète , peintre et musicien , tu as tous les titres possibles à la folie.

FLORVAL.

Et très-peu à la fortune . mais n'importe , l'aimable Georgette a bien voulu s'adresser à moi pour diriger la petite fête qu'elle veut donner à son père , et je lui ai fait d'après cela un petit plan de l'ordre , la marche et la cérémonie.

FRANCŒUR.

Ah ! je devine à présent.

FLORVAL.

Mais adieu , il faut que j'aille veiller à l'exécution de notre projet. *(Il sort.)*

SCENE III.

FRANCŒUR , GEORGETTE.

FRANCŒUR.

EH bien ! ma chère Georgette , je compte beaucoup sur cette petite fête , et j'espère que bientôt ton père consentira à notre union.

GEORGETTE.

Ne m'en parle pas ! tiens je suis toute triste , il veut toujours me faire épouser ce vilain monsieur Tunderton.

FRANCŒUR.

Quoi ! ce tambour de ville ?...

GEORGETTE.

Lui-même , avec sa vieille livrée jaune et son reste de moustaches Et tout cela parce qu'il est riche , et qu'ils sont amis depuis long-tems.

Air : Une fille est un oiseau.

Vraiment j'en perds la raison ,
Fille au printemps de son âge

Accepter en mariage
Ce vieux M. Tunderton ,
Croïrois-tu qu'il vient sans cesse ,
Plein de l'ardeur qui le presse ,
En faisant ronfler sa caisse
Me parler de son amour ?

La 2e fois
ensemble.

{ Mais hélas ! il a beau faire
{ Fille ne se laisse guère
{ Mener au son du tambour.

FRANCOEUR.

S'il ne s'agissait que de la fortune , peut-être en aurai-je aussi quelque jour.

GEORGETTE.

Toi , Francœur ?

FRANCOEUR.

Oui , ma chère Georgette , ce nom de Francœur , sous lequel je suis connu , n'est qu'un nom de guerre , mon véritable nom est Bonneval.

GEORGETTE.

Bonneval !

FRANCOEUR.

Je suis le fils d'un bon marchand du Hâvre qui fait très-bien ses affaires , et si j'en crois même sa dernière lettre , il ne tardera pas à arriver ici.

GEORGETTE.

Oui , mais l'autre difficulté subsiste toujours , mon père est un vieux marin anglais , comme tu sais , et quoiqu'il soit établi à Cologne depuis long-tems , la maladie du pays lui a pris , et il veut absolument retourner en Angleterre dans le Northumberland , lieu de sa naissance.

FRANCOEUR.

Quelle singulière résolution !

GEORGETTE.

Il dit qu'il ne veut pas se séparer de sa fille, et voilà pourquoi il ne consentira jamais à la donner à un français.

FRANCOEUR.

J'en mourrais de chagrin . . .

GEORGETTE.

Air : *Du petit Matelot.*

S'est-il mis un projet en tête ,
Rien ne peut l'enfaire changer ,
Et toujours il dit : pour Georgette ,
Je ne veux point d'un étranger.

FRANCOEUR.

Etranger ? non , depuis 30 ans qu'il habite Cologne ,
n'était-il pas naturalisé allemand , eh bien ! il devient
aujourd'hui mon compatriote , ne sommes-nous pas
sur la rive gauche du Rhin ?

Oui , ce pays reste à la France ,
Et par sa valeur , ses bienfaits ,
Ton père a mérité d'avance ,
Le glorieux nom de Français.

GEORGETTE , (*sautant.*)

Ah ! tu as raison . . . et moi aussi je serai une petite
française.

FRANCOEUR.

Oui , vraiment.

Air : *De Doche , Vaudeville , de oui et non , ou air , on compte
roit les diamans.*

Qui mieux que toi peut nous offrir
Esprit , grace , taille jolie ?
Dans tes yeux nous voyons s'unir
Le sentiment à la folie .
Oui , de cet en semble charmant
Il n'est pas un trait qui ne plaise ,
Et l'amour même en te voyant ,
Te prendroit pour une Française.

GEORGETTE.

Bien... bien... Je m'en souviendrai.

Même Air :

On dit qu'à Paris les amours
Ont légué le pouvoir aux dames,
Et que là les maris toujours
Font la volonté de leurs femmes ;
J'approuve messieurs les maris,
Et je saurai, ne te déplaie,
Comme les dames de Paris,
User de mes droits de Française.

FRANCOEUR.

Allons, je vois que tu ne désespères pas de fléchir
M. Goodman.

GEORGETTE.

Non, vraiment, d'autant mieux que la petite fête
de ce soir a pour objet de le guérir d'abord de l'envie
qu'il a de quitter ce pays-ci.

FRANCOEUR.

Ce serait une perte pour tous ceux qui le con-
naissent.

GEORGETTE.

Ah ! il faut en convenir... Mais j'ai là un père...
Oh ! c'est bien le meilleur homme ?

FRANCOEUR.

Le plus brave homme !... Aussi tout le monde loge
à l'hôtel d'Angleterre.

GEORGETTE, (*vivement*).

Mais pourquoi veut-il donc me donner pour mari
ce vilain tambour de ville.

D U O.

(*Fragment du Duo du voisinage, musique de Quinebault*)

FRANCOEUR.

Si je suis aimé de Georgette,
je ne craindrai plus les jaloux ;

Il me suffit d'un mot , bien doux ,
Pour calmer mon ame inquiète.

G E O R G E T T E .

Ce mot si doux ? . . .

F R A N C O E U R .

C'est aimons-nous.

G E O R G E T T E .

Ce mot si doux ?

F R A N C O E U R .

C'est aimons-nous.

F R A N C O E U R (à part). G E O R G E T T E (à part.)

Elle sourit ,

Mon cœur fremit

E N S E M B L E .

Ah ! cede à mon desir extrême | Oui, je cede à ce desir extrême.

Oui, repetons ce doux mot | Oui, repetons ce doux mot
j'aime. | j'aime,

G E O R G E T T E .

Je t'aime.

F R A N C O E U R .

Je t'aime.

G E O R G E T T E .

Je t'aime.

F R A N C O E U R .

Je t'aime.

G E O R G E T T E .

Le voilà dit.

F R A N C O E U R .

Ce mot si doux , le voilà dit.

G E O R G E T T E .

Le voilà dit.

E N S E M B L E.

FRANCOEUR. Pour jamais, oui, je t'aime. Faisons serment d'aimer toujours. Rien ne pourra troubler le cours de nos amours.	GEORGETTE. Oui, je sens que je t'aime. Faisons serment d'aimer toujours. Rien ne pourra troubler le cours de nos amours.
--	---

G E O R G E T T E.

Ah ! ça, je crois entendre Tunderton, je ne veux pas que ce jaloux nous trouve ensemble.

F R A N C O E U R.

A ce soir pour la fête.

(*Georgette rentre chez elle, et Francœur évite de rencontrer Tunderton.*)

S C E N E I V.

TUNDERTON, (*s'avancant sous la fenêtre de Georgette.*)

Air : *Je suis un chasseur plein d'adresse (de Renaud d'Ast.)*

Du lieu qu'habite ma Georgette,
 Approchons-nous à petits pas.
 C'est un beau tendron que je guette,
 Et qui ne m'échappera pas.
 C'est en vain qu'elle me résiste.
 Dans mon amour moi je persite ;
 Mais tôt ou tard elle y viendra ; (bis.)
 Je le veux, elle m'aimera. (bis.)

NOTA. Tunderton doit baragouiner un peu l'allemand ; cependant comme c'est à la volonté de l'acteur, on a cru inutile d'écrire exactement la prononciation.

(*Il marche vers la croisée de Georgette , pendant la ritournelle.*)

(*Il l'appelle d'abord à voix basse.*)

Cheorchette ! Cheorchette ! . . .

(*Il regarde vers la fenêtre.*)

Li point venir. Ah ! si c'était la voix de cé beau grénadier qu'il aime , li entendrait bien.

Cheorchette ! . . . Cheorchette !

(*Il donne d'abord un très-petit coup de baguette sur son tambour.*)

Pourquoi faut-il que les français se soient rendus maîtres du pays ? . . . Avant ce tems-là , d'un coup de baguette j'aurais fait tourner la tête à toutes les filles de Cologne.

Cheorchette ! . . . Cheorchette ! Voyons un petit rappel.

(*Il donne plusieurs coups de baguette , et s'impatiente par degrés.*)

Rien ! . . .

(*A la fin , il fait un roulement , en criant toujours , Georgette ! Georgette ! Puis il chante d'un air consterné.*)

Air : Avec les jeux dans le village.

On dit qu'amour près d'une belle ,

N'arrive jamais assez tôt ,

Qu'il écoute un amant fidèle

Et qu'il entend à demi-mot.

On dit qu'un léger bruit l'éveille ;

Mais hélas ! je vois en ce jour ,

Que lorsqu'il fait la sourde oreille ,

Il n'entendrait pas le tambour.

(*Il appelle encore.*)

Cheorchette ! Cheorchette !

(*Très-vivement.*)

C'est pourtant bien mal à elle , préférer un soldat de la garnison , au premier tambour de ville , à moi qui ai l'estime et la confiance du bourguemestre et des échevins . . . C'est égal , je n'en aurai pas le démenti , (*allant à la porte.*) J'entrerais , il faut absolument qu'elle sache que son père me l'avait promise avant qu'elle fut née , et puis que j'ai sur lui une créance exigible de mille écus , et qu'il faudra me payer . . . ou bien . . . la fille. Il n'y a pas de milieu.

(*Il frappe avec impatience , et écoute à travers la porte , pour savoir si on vient lui ouvrir.*)

(*Avec force.*) Mamsel Cheorchette !

GEORGETTE , (*ouvrant la fenêtre au-dessus de la porte.*)

Je n'y suis pas !

(*Elle referme la fenêtre promptement , de sorte que Tunderton ne la voit même pas.*)

TUNDERTON.

Je n'y suis pas ! je n'y suis pas ! Ah ! c'est-à-dire que mamsel se moque de moi . . . Ah ! bien c'est bon. C'est bon . . . Je vous épouserai malgré vous . . . Mais j'apperçois M. Goodman . . . Francœur est avec lui . . . Tâchons d'entendre un peu ce qu'ils disent . . . Quel dommage que mon diable d'instrument m'ait rendu un peu sourd de cette oreille.

(*Il fait un jeu de scène , afin d'écouter la conversation et n'être pas vu.*)

S C E N E V.

FRANCŒUR , GOODMAN , TUNDERTON.

GOODMAN.

OUI, mon ami , c'est bien naturel , après 25 ans d'absence , je brûle de revoir mon pays.

FRANCOEUR.

Mais cette auberge ?

GOODMAN.

Je n'y ai pas fait des bonnes affaires qu'on le croit.
Je la vends , je paye mes dettes , et je vais finir mes
jours dans une petite chaumière qui me reste dans le
Northumberland.

TUNDERTON , (à part.)

J'ai beau écouter...

FRANCOEUR.

Vous êtes depuis si long-tems en France , et vous
voulez nous quitter , à présent que la paix est si bien
faite.

TUNDERTON (à part).

Bien faite ! C'est sûr , ils parlent de Georgette.

FRANCOEUR.

Allez-vous en douter , comme vous fîtes lors de la
paix avec l'Allemagne ?

GOODMAN.

Je suis politique , moi , il me faut des nouvelles
officielles ; d'ailleurs , je n'ai jamais prétendu que la
guerre se rallumât entre les allemands et les français ,
la ligne de démarcation est trop bien établie.

Air : Femmes, voulez-vous éprouver.

De ces deux peuples belliqueux ,
Le Rhin devenu la barrière ,
Semble mettre à jamais entre eux
Un frein aux fureurs de la guerre.

FRANCOEUR.

La véritable barrière , c'est la paix !

Car de nos français les exploits
Diront à la race future
Qu'ils savoient soumettre à la fois
Leurs ennemis et la nature.

TUNDERTON, (*à part.*)

La nature !... Il veut le prendre par les sentimens... Approchons... (*Haut.*) Bon jour, brave Goodman !

GOODMAN.

Ah ! bon jour...

TUNDERTON, (*à Francœur sèchement.*)

Serviteur !...

FRANCOEUR, (*à part.*)

C'est pourtant là mon rival...

TUNDERTON, (*bas à Goodman.*)

Vous parliez avec Francœur ?...

GOODMAN, (*prenant la main de Francœur et la serrant.*)

Tu vois.

TUNDERTON, (*à demi-voix.*)

Il vous demandait la main de Georgette.

GOODMAN.

Lui ?

TUNDERTON.

Oui.... oui, j'en suis sûr.

FRANCOEUR.

Comme il a deviné juste.

TUNDERTON.

Mais c'est égal, il ne l'aurapas, puisque vous me l'avez promise.

GOODMAN.

Oh !.... Un moment, ellen'est pas encore d'âge.

TUNDERTON.

Mais moi, être d'âge.

FRANCOEUR

FRANCOEUR, (*en riant.*)

C'est-à-dire, que vous avez passé l'âge.

TUNDERTON.

Comment passé l'âge... Savez-vous bien, ... moi ne souffre pas qu'on me dise des choses comme ça.

FRANCOEUR.

Allons, monsieur le tambour, ne faites pas tant de bruit.

TUNDERTON.

Oh ! c'est que je sais bien pourquoi il parle ainsi... Tenez, voisin, c'est qu'il aime votre fille.

GOODMAN.

Il n'y a pas grand mal à cela.

TUNDERTON.

Et que Georgette l'aime aussi.

GOODMAN.

Eh bien ! un peu d'amitié c'est permis, d'ailleurs, elle voit que j'en ai beaucoup pour Francœur.

TUNDERTON.

C'est égal, papa Goodman, vous m'avez donné votre parole, et j'y compte.

FRANCOEUR.

Mais si l'inclination de Georgette ?

TUNDERTON.

Il ne s'agit pas d'inclination... C'est un mariage de convenance.

FRANCOEUR.

Qui n'est pas encore fait.

TUNDERTON.

Qui se fera.

GOODMAN.

Oui, peut-être... Ah ! ça, mon cher Francœur, nous n'en serons pas moins bons amis.

FRANCOEUR, (*à part.*)

J'enrage ; mais ce n'est pas le moment de m'expliquer.

GOODMAN.

D'ailleurs , tu es jeune , et tu n'as pas encore une fortune faite.

TUNDERTON, (*vivement.*)

Ah ! pour ça ! ce n'est pas sans fruit qu'on bat la caisse depuis trente ans.

Air : *Du Vaudeville des Visantandines.*

A votre fille en mariage ,
J'apporte un assez bon trésor
De mon tambour faisant usage
Je saurai le grossir encor.

FRANCOEUR.

Ce talent auprès de Georgette
Ne vous sera pas d'un grand prix ,
Et c'est moi qui vous le prédis
Vous ne battrez que la retraite.

TUNDERTON.

C'est ce qu'il faudra voir... (*Francoeur sort.*) En attendant , le voilà qui se retire.

SCENE VI.

GOODMAN, TUNDERTON.

GOODMAN.

A propos de retraite ; Francoeur , il faut que je te conte....

TUNDERTON.

Il est déjà bien loin... Ah ! ça , beau-père , c'est convenu , après la signature du contrat , je vous donne quittance totale.

GOODMAN.

Si cependant ma fille ne voulait pas.

TUNDERTON.

Parlez-lui ferme.

Air : *Vaudeville du printemps.*

Ne souffrez pas qu'elle babance

Entre TUNDERTON et FRANCŒUR.

Pour m'assurer la préférence.

Sachez-vous armer de rigueur ;

Prouvez lui que je dois lui plaire ,

Et dites-lui sans nul détour ,

Qu'on doit obéir à son père

Avant d'obéir à l'amour.

GOODMAN.

Laissez-moi faire.

TUNDERTON.

Elle est bien heureuse que j'ai ma tournée à faire ,
je lui aurais fait une scène... Mais je la retrouverai....

(*Il sort.*)

SCENE VII.

GOODMAN, GEORGETTE , (*Georgette paraît
à la fenêtre , et regarde Tunderton s'en aller.*)

GOODMAN , (*se croyant seul.*)

MA position est bien embarrassante. Me voilà
obligé de payer les mille écus , ou de lui donner ma
fille... Il est peut-être un peu vieux pour ma Geor-
gette... Mais ma foi , mille écus dans ce moment...
Allons , elle épousera Tunderton !

GEORGETTE , (*à la fenêtre , d'un ton décidé.*)

Non , vraiment , je ne l'épouserai pas.

GOODMAN.

Et pourquoi , Mlle. , s'il vous plaît ?

GEORGETTE.

Parce que je suis trop jeune pour me marier.

GOODMAN.

Trop jeune ?

GEORGETTE.

Oui , à moins que ce ne soit avec Franceur.

GOODMAN.

Justement , c'est ce qui ne peut pas être.

GEORGETTE , (*apercevant Bonneval.*)

Ah ! mon père , mon père , un voyageur qui nous arrive.

GOODMAN.

Bon , nous allons savoir des nouvelles.

(*Georgette quitte la croisée , et revient sur la scène.*)

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS , BONNEVAL , UN VALET , (*portant une valise.*)

BONNEVAL , (*regardant l'enseigne.*)

A l'hôtel d'Angleterre , nous y sommes , voilà sans doute le brave Goodman.

GOODMAN.

Monsieur me connaît.

BONNEVAL.

Non , du tout ; mais en arrivant j'ai demandé la meilleure auberge , on m'a indiqué la vôtre ; on m'a fait votre portrait , et je suis accouru , car j'aime encore mieux les braves gens que le bon vin.

GOODMAN.

Vous trouverez ici l'un et l'autre.

BONNEVAL.

Et je ne rencontra pas un soldat, que l'idée de mon fils ne vienne faire battre mon cœur.

GOODMAN.

Monsieur a un fils soldat

GEORGETTE, (*vivement, et gaiement.*)

Et français ?

BONNEVAL.

Sans doute.

GEORGETTE, (*à part, et gaiement.*)

Bon dieu, serait-ce ?

BONNEVAL.

Je l'avais d'abord associé à mon commerce, mais l'amour de la gloire...

GEORGETTE, (*à part.*)

Si c'était lui !

BONNEVAL.

Il doit être en garnison dans cette ville, et comme nous sommes en tems de paix, j'espère le ramener avec moi.

GEORGETTE, (*à part avec inquiétude.*)

Le ramener ! je tremble.

BONNEVAL.

Vous le connaissez, sans doute.

GOODMAN.

Son nom ?

BONNEVAL.

Comme le mien... Bonneval !

GEORGETTE, (*à part, à demi-voix.*)

C'est lui-même....

GOODMAN.

Je ne connais pas ce nom là. Cependant il vient ici beaucoup de militaires français. (*à Georgette.*) As-tu entendu parler de.... Bonneval ?

GEORGETTE, (*hésitant.*)

Mais... je crois que oui, mon père...

BONNEVAL, (*très-haut.*)

Bien, j'obtiens son congé, et je l'emmène.

GEORGETTE, (*à part.*)

O ciel ! (*haut, vivement.*) Je n'en ai point entendu parler, mon père.

BONNEVAL, (*idem.*)

Pourtant je suis certain de son séjour ici.... Et je n'aurai pas de peine à le déterminer à me suivre, car je veux le marier à Paris, à ma pupille, jeune personne riche, charmante, qui, j'en suis sûr, le rendra très-heureux.

GEORGETTE, (*avec dépit.*)

Le marier... On n'obtient pas son congé comme ça, monsieur.

BONNEVAL.

Oh ! ce ne sera peut-être pas si difficile.

Air : *Jetez les yeux sur cette lettre.*

Long-tems la valeur et la gloire
Ennivrant nos jeunes guerriers
Pour les conduire à la victoire,
Les ont ravis à leurs foyers ;
Mais cette paix, enfin nous donne
L'espoir de les y voir un jour,
Tresser les lauriers de Bellonne
Avec les mirthes de l'amour.

GOODMAN.

C'est bien, monsieur, il faut songer à établir ses enfans. Mais vous devez avoir besoin de vous reposer. Je vais faire préparer un appartement.

BONNEVAL.

Je vous suis.

(*Bonneval fait un mouvement pour le suivre.*)

(*On entre les paquets.*)

SCENE IX.

BONNEVAL, GEORGETTE.

GEORGETTE, (*à part.*)

AH! mon dieu... Il faut que je lui parle.
(*Elle le tire par son habit.*)

Monsieur....

BONNEVAL.

Eh bien?...

GEORGETTE, (*à part*).

Je ne sais comment dire.

BONNEVAL.

Que voulez-vous, ma belle enfant?

GEORGETTE, (*avec embarras*),

Moi? rien Monsieur.

BONNEVAL.

Cependant il m'a semblé que....

GEORGETTE, (*idem.*)

Oui, Monsieur.

BONNEVAL.

Vous vouliez causer avec moi.

GEORGETTE, (*idem.*)

Oui, mais comment m'y prendre...

BONNEVAL, (*à part*).

Quelques amourettes sans doute.

GEORGETTE, (*à part*).

Comme le cœur me bat!

B O N N E V A L , (*à part et à demi-voix*).

Elle va me charger de parler au père.

G E O R G E T T E , (*vivement*).

Oui , justement c'est au père.

B O N N E V A L .

Elle est charmante !... Et que faut-il dire à votre père ?

G E O R G E T T E .

Non , c'est au père du jeune homme.

B O N N E V A L .

Au père du jeune homme ?

G E O R G E T T E , (*chante en tremblant*).

Air : *Dans le salon où du Poussin.*

Dites lui que j'aime son fils ,
Qu'il m'a juré flamme discrète ,
Et que même , il m'a bien promis
D'être un jour l'époux de Georgette ;
Dites lui qu'on ne vit jamais ,
De si loin venir un bon père
Pour séparer, pendant la paix ,
Ceux qui s'aimoient pendant la guerre.

B O N N E V A L .

Mais quel est ce père dont vous parlez ?

G E O R G E T T E , (*toujours tremblante*),

C'est d'un père qui pour son fils ,
Témoigne une vive tendresse ,
Mais il ne vient en ce pays ,
Que pour lui ravir sa maîtresse.
Il a formé de vains projets
Ce fils est fidèle et sincère ,
Et n'oubliera point à la paix
Ce qu'il aimait pendant la guerre.

B O N N E V A L .

Mais son nom ?

GEORGETTE.

Bonneval.

BONNEVAL, (*vivement*).

Mon fils?

GEORGETTE, (*idem.*)

Oui, Monsieur.

BONNEVAL, (*idem.*)

Vous le connaissez?

GEORGETTE, (*idem.*)

Oui, Monsieur.

BONNEVAL.

Il vous aime?

GEORGETTE, (*idem, ingénument*).

Oui, Monsieur, et je le lui rends bien.

BONNEVAL.

Vous savez donc où il est.

GEORGETTE.

Tout près d'ici, à la caserne.

BONNEVAL.

Tout près d'ici, j'y vole.

GEORGETTE, (*le retenant*).

Comment, Monsieur, tout de suite comme ça?

BONNEVAL.

Peut-on aller trop vite pour voir son fils?

GEORGETTE.

Ah! ça Monsieur, Monsieur, je vous en prie, ne le grondez pas de m'aimer.

BONNEVAL.

Voilà une petite personne d'une franchise rare.
(*à part*) Quelque intrigue de garnison; je vois qu'il était tems d'arriver.

(*Il sort.*)

S C E N E X.

G E O R G E T T E , (*seule*).

IL ne me répond seulement pas... pourtant il a l'air d'un bon homme?... Oh oui c'est un bon homme, puisque Francœur est son fils?... Ah bien oui Francœur me quitter! Je n'ai pas peur de cela, par exemple.

Air : De Giuseppe Nicolini, (1)

Mon Francœur seroit infidèle

Non, non.

Une maîtresse nouvelle,

Non, non,

Une maîtresse nouvelle,

Quoique riche, jeune et belle;

Ne peut l'emporter sur moi.

Il a ma foi,

Pourrait-il être infidèle?

Ah! je ne crains pas cela,

Toujours il m'aimera.

Oui, c'est en vain que son père,

Voudroit se montrer sévère.

Eh! qu'importe sa colère,

Francœur m'a donné sa foi,

Il est à moi.

Chaque jour il me repète,

Ma Georgette

Ma bonne Georgette,

Aime-moi,

Et moi

Je répète

Je n'aime que toi,

Pourroit-il être infidèle

Non, une maîtresse nouvelle,

(1) Cet air se trouve gravé avec les paroles et accompagnement de piano; chez Louis, rue du Roule. n. 6 ou 290, et au théâtre du Vaudeville, rue de Chartres. On trouve à la même adresse tous les autres airs de ce divertissement.

Quoique riche , jeune et belle ,
Ne peut l'emporter sur moi ,
Il a ma foi.

Non , non , non , non , non , non.
Une maîtresse nouvelle
Ne peut l'emporter sur moi.

S C E N E X I.

GEORGETTE , TUNDERTON , (*essoufflé , avec son
tambour en bandoulière*).

TUNDERTON , (*il entre en riant*).

Ah ! ah ! ah ! ah ! j'en ai de bonnes à vous raconter.

GEORGETTE.

Comme il est gai , c'est quelque mauvaise nouvelle.

TUNDERTON.

Ne vous attendre pas à celle-là , par exemple.

GEORGETTE.

Eh bien , parlez donc , voyons...

TUNDERTON.

Votre Francœur , votre Francœur , il s'appelle Bonneval , son père est venu le trouver à la caserne , il fallait voir tout-à-l'heure comme ils s'embrassaient. Ah ! ils s'aiment bien assez , ce père et ce fils là.

GEORGETTE.

Eh bien ! c'est là tout.

TUNDERTON.

Ah ! bien oui tout ! Il l'emmène , il va partir.

GEORGETTE.

Partir !...

TUNDERTON.

Oui pour aller se marier à Paris à une pupille riche, charmante, c'est un bijou que cette pupille-là. Le père n'attend plus que le congé de son fils, et j'ai déjà parlé au général pour lui.

GEORGETTE.

Au général !

TUNDERTON.

Non pas précisément, mais au cousin du commis de son secrétaire.

GEORGETTE.

La belle recommandation.

TUNDERTON.

Ah mon rival, M. Francœur... enfin donc je l'emporterai !

GEORGETTE.

Que faire ? Tachons de nous opposer... En effet Francœur ne revient point ? Partirait-il même sans me dire adieu ?

TUNDERTON.

Ainsi plus d'obstacle... et ce que vous avez de mieux à faire, belle Georgette, c'est d'agréer mon petit hommage.

GEORGETTE.

Moi, jamais.

(Elle veut s'échapper.)

TUNDERTON.

Oh ! que si, vous m'aimerez avec le tems.

(Il étend les bras pour l'arrêter et l'embrasser, mais Georgette recule, fait glisser le tambour de dessus

ses épaules , de sorte que croyant tenir Georgette , il n'embrasse que son tambour , et Georgette s'échappe.

GEORGETTE.

Jamais , vous dis-je.

SCENE XII.

TUNDERTON (*seul*).

Je crois qu'elle ne m'aime pas du tout... mais c'est égal , le père m'aime ,... Francœur une fois parti , il faudra bien qu'elle épouse quelqu'un , et je serai là... mais s'il n'obtenait pas son congé tout de suite , oh grace à mon cousin , le secrétaire du général me servira bien dans cette affaire , retournons chez lui encore une fois. Prions , pressons , sollicitons... Eloigner un rival , morbleu en pareil cas , il faut remuer ciel et terre.

SCENE XIII.

TUNDERTON , FLORVAL.

FLORVAL , (*dans la coulisse , appelant*).

TUNDERTON ! Tunderton !

TUNDERTON.

On appelle.

FLORVAL , (*accourant pour renvoyer Tunderton.*)

Mais où étiez vous donc ?... on vous demande à grands cris à l'Hôtel-de-Ville.

Air : *De la Fanfare de Saint-Cloud.*

Pour annoncer la nouvelle
Qui vient de nous arriver ;
On vous cherche, on vous appelle,
Et l'on ne peut vous trouver.
Vous vous éloignez sans cesse,
Enfin, je crois qu'un beau jour,
Il faudra battre la caisse
Pour retrouver le tambour.

TUNDERTON.

Annoncer une nouvelle... (à part). Ah bien oui, j'ai bien autre chose à faire à présent. Justement voilà mon rival. Courons vite ; ne perdons pas un instant.

(*Florval presse Tunderton de partir : celui-ci veut courir et boite en marchant , il aperçoit Francœur et l'évite.*)

SCENE XIV.

FLORVAL, FRANCOEUR, BONNEVAL.

BONNEVAL, (à Francœur).

MAIS mon ami, mon cher fils, ce n'est pas à moi que l'on persuade de pareilles choses. Je vois ce que c'est.

FLORVAL.

Ah ! Monsieur, ne vous y trompez pas, c'est un choix de raison, il n'est pas comme moi, étourdi, léger, inconséquent, c'est un garçon réfléchi.

FRANCOEUR.

Georgette est si aimable, si bonne, si ingénue.

B O N N E V A L.

Soit... mais j'ai aussi fait la guerre dans mon jeune tems, et je sais ce que c'est que les connaissances de garnison.

Air: *J'ai vu par-tout dans mes voyages.*

En arrivant dans une ville,
L'œil qu'un malin desir conduit,
Pendant que la troupe défile,
Trouve minois qui le séduit.
On s'aborde, on plait, on s'engage,
On jure de s'aimer toujours :
A peine a-t'on levé bagage
Que l'on songe à d'autres amours.

F R A N C O E U R.

Moi oublier Georgette !...

F L O R V A L.

Vous parlez fort à votre aise, Monsieur... Un départ de garnison a toujours quelque chose de fort triste.

Chacun a ses peines secretes,
En pareil cas à surmonter,
L'un fait l'amour, l'autre des dettes,
Tous deux partent sans s'acquitter,
Adieu crédit, adieu tendresse !
On quitte tout pour des lauriers,
L'un est pleuré par sa maîtresse,
Et l'autre par ses créanciers.

F L O R V A L, (*montrant Francoeur*).

Ne vous semble-t'il pas voir mes pauvres créanciers la larme à l'œil ?

F R A N C O E U R,

Et cette bonne Georgette, que deviendra-t-elle ?

B O N N E V A L.

Ainsi tu avais compté sur moi pour être ton interprête auprès de son père.

FLORVAL.

Vous l'avez deviné , et je m'étais même chargé de vous en faire la proposition.

GOODMAN.

Fort bien , mais ce mariage que j'avais arrangé là-bas , et qui t'aurait si bien convenu.

FRANCOEUR , (*du ton de la prière*).

Ah si vous voulez mon bonheur.

BONNEVAL.

AIR : *Vaudeville des Veuves.*

Il faudra chercher , je le vois ,
Un autre époux à ma pupille ,
Puisque ton cœur a fait un choix ,
Mon projet devient inutile....

Eh bien à tes vœux je souscris ,
Et tout ira bien je l'espère ;
Est-il pour la cause d'un fils
D'avocat meilleur qu'un bon père.

FLORVAL.

Et d'un père de gagné.

BONNEVAL.

Mais pourtant tu m'as dit que le bon-homme Goodman était un peu entêté , s'il va me refuser.

FRANCOEUR.

L'essentiel est de le dégouter de son Tunderton.

BONNEVAL , (*en s'en allant*).

Laisse-moi faire.

(*Il entre dans l'auberge.*)

SCENE XV.

SCENE XV.

FRANCOEUR, FLORVAL.

FRANCOEUR.

JE tremble encore que mon père n'obtienne rien.

FLORVAL.

Eh bien nous partirons ensemble... Oui console-toi mon ami, je te dois quelque argent, tu m'en prêteras même encore au besoin, aussi... je ne te quitte pas; pourquoi diable aussi t'avisés-tu de venir ici te prendre d'une belle passion, filer le parfait amour... Mais mon ami, tu n'as point du tout le caractère français. Tiens voilà mon système.

AIR: *Nouveau* (1).

J'aime les amours,
 Qui toujours
 Vifs, légers, badins,
 Mutins
 Et malins.
 Volent aux jeunes cœurs,
 Des faveurs,
 Sans employer les fadeurs,
 Et les pleurs.
 Je ris de ces grands
 Sentimens,
 De cet amant,
 Complaisant
 Et tremblant,
 Qui vous regardant,
 Tendrement
 Pousse à loisir
 Un soupir
 A mourir.
 J'aime les amours
 Qui toujours, etc.

(1) Cet air se trouve gravé avec les paroles chez les frères Gavaux, passage Faydeau, et chez Louis, rue du Roule, n. 6 et 290.

Vite il faut saisir
 Le plaisir ,
 Il faut oser
 Dérober
 Un baiser .

Mais se fâche-t-on ?
 Tout de bon .
 En badinant ,
 A l'instant
 On le rend .

j'aime les amours , etc .

FRANCOEUR .

(*Mineur .*)

Oui , je conçois ,
 Comme toi ,
 L'amour léger , volage ;
 Mais de trop faciles succès
 Sont pour moi sans attraits .
 Si plus souvent
 En changeant ,
 On obtient l'avantage
 On voit aussi les regrets
 De plus près .

E N S E M B L E .

Oui , je crains les amours ,
 Qui toujours
 Vifs , légers , badins ,
 Mutins
 Et malins ,
 Volent aux jeunes cœurs
 Des faveurs ,
 Sans éprouver ni froideur ,
 Ni rigueur .

Oui , j'aime les amours ,
 Qui toujours
 Vifs , légers , badins ,
 Mutins
 Et malins ,
 Volent aux jeunes cœurs ,
 Des faveurs ,
 Sans employer les froideurs ,
 Ni les pleurs .

Mais pendant que je te donne là de belles leçons
 de morale , j'oublie mon rôle d'ordonnateur , et que
 l'heure de la fête est arrivée , j'y cours . On vient ,
 c'est ton père avec Goodman .

FRANCOEUR .

Bon , la négociation est entamée .

(*Florval sor .*)

S C E N E X V I.

LES PRÉCÉDENS, GEORGETTE, BONNEVAL,
GOODMAN.

B O N N E V A L.

P U I S Q U E je m'engage à payer le dédit.

G E O R G E T T E

Puisqu'il s'engage à payer le dédit, mon père.

G O O D M A N.

Mais encore une fois, je veux que Georgette vienne avec moi, je ne me séparerai jamais de ma fille; et vous-même, soyez de bonne foi, voudriez-vous que votre fils vous quittât, pour aller vivre au fond de l'Angleterre.

F R A N C O E U R.

Nous vous ferons renoncer à ce projet-là.

G E O R G E T T E.

Sûrement.

Air : Nouveau du cit. Doche, ou Vaudeville de la Gageure inutile.

A votre âge sans imprudence ,
On ne saurait se déplacer ,
Moi j'ai pris du goût pour la France ,
Et je voudrais vous y fixer ,
Mais si vous desirez , mon père ,
Revoir gens de votre pays :
Pourquoi courir en Angleterre ,
Ils vont tous se rendre à Paris.

G O O D M A N.

Tous ?

G E O R G E T T E.

Oui , mon père , à ce qu'on dit.

B O N N E V A L.

Allons , allons , rendez-vous de bonne grace.

G O O D M A N.

Quand j'ai pris un parti... Et puis d'ailleurs vous

ne songez pas que votre fils ne peut se marier pendant qu'il est au service, il lui faut absolument une permission, un congé.

B O N N E V A L.

Donnez seulement votre consentement ; le reste s'arrangera, grace à la paix que l'on va publier.

G O O D M A N.

Ah bah ! on aurait tiré le canon.

(*On entend le canon.*)

G E O R G E T T E , F R A N C O E U R , (*ensemble.*)

Le voilà, l'entendez-vous.

S C E N E X V I I .

LES PRÉCÉDENS, FLORVAL, LE CHOEUR, (*apportant des guirlandes.*)

FLORVAL et LE CHOEUR, (*à l'entrée de la coulisse.*)

Air : *De la Montferrine*, (1)

Chantons cette paix

Qui vient combler notre esperance :

Chantons cette paix

Qui ravit tous les bons Français.

F R A N C O E U R , (*à Goodman.*)

(*Reprise de l'air.*)

Pour chanter la paix ;

Ici gaîment chacun s'avance ;

De la douce Paix

Éprouvons les premiers bienfaits,

G E O R G E T T E , (*à Goodman.*)

(*Reprise de l'air.*)

Aux chants de la paix

Pourriez-vous faire résistance ?

De la douce paix,

Éprouvons les premiers bienfaits.

(1) Les paroles sont arrangées de manière qu'il faut toujours répéter la reprise de l'air ; et que le cœur n'a jamais que la première partie à chanter.

(37)

LE CHOEUR.

Chantons , etc.

GOODMAN.

(*Reprise de l'air.*)

Ma foi cette paix
Met en défaut ma prévoyance ,
Je la désirais
Beaucoup plus que je n'y comptais.

(*Idem.*)

Anglais et Français ,
Formeront plus d'une alliance :
Fille d'un anglais ,
Pour époux reçois un Français.

E N S E M B L E.

LES AMANS ,

GOODMIN.

LE CHOEUR et FLORVAL.

Ah ! quel heureux jour !
C'est de l'amour
La récompense :
Restez parmi nous ,
O vous !
Que nous chérissons tous.

Oui , que ce beau jour ,
Soit de l'amour
La récompense ;
Je sens qu'il est doux
D'unir d'aussi tendres époux.

GOODMAN , (*tirant à l'écart les deux amans.*)

(*Reprise de l'air très-lentement , et pour ainsi dire , parlé.*)

Oui , mes chers amis ,
Soyez unis
Mais quand j'y pense :
Tout est dérangé
Si vous n'avez votre congé ?

GEORGETTE , FRANCOEUR , (*ensemble.*)

O ciel ! grand dieu !

SCENE XVIII et DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS , TUNDERTON ,

(*Il accourt , interrompt tout le monde avec son
tambour , en criant :*)

UN moment ! Un moment !

(*Remettant un congé à Francœur.*)

(*Reprise de l'air, lentement et presque parlé.*)

Pour votre congé,
Mon ami , j'ai
Fait diligence ,
Vous pouvez partir ?
Enfin , je viens de l'obtenir.

(*Francoeur prend le congé.*)

FLORVAL , FRANCOEUR , GEORGETTE.

(*Première partie de l'air.*)

Ah ! bien obligé :
Nous aussi pendant votre absence ?
Nous avons songé ,
A vous donner votre congé ,

(*On l'écarte.*)

TUNDERTON.

(*Reprise de l'air.*)

Je suis interdit ;
Mais le dédit.

BONNEVAL , (*lui remettant un porte-feuille.*)

Donnez quittance ,
Songez à la paix :
Et croyez-moi , plus de regrets.

TUNDERTON.

(*Reprise de l'air.*)

Je perds en ce jour
Mon amour :
Et mon espérance
Mais avec la paix ,
Peut-on conserver des regrets.

LE CHOEUR.

Chantons , etc.

GEORGETTE.

Ce n'est pas tout , mon père , nous voulons célébrer
aujourd'hui l'anniversaire de votre naissance.

(*On entoure Goodman , les jeunes gens élèvent
un dôme de feuillage au-dessus de sa tête ; de
jeunes filles forment autour de lui une enceinte
de guirlandes de fleurs.*)

FRANCOEUR , FLORVAL.

(*Reprise de l'air.*)

Que d'un vieux guerrier :

Ce laurier

Soit la récompense ,

Restez parmi nous ,

O vous que nous chérissons tous.

DEUX JEUNES FILLES.

(*Idem.*)

Nous voyons en vous ,

Le doux appui de notre enfance

Que des nœuds si doux !

Puissent vous fixer parmi nous.

LE CHOEUR.

Ah ! quel heureux jour , etc.

GOODMAN.

Allons , mes enfans , il n'y a pas moyen de vous résister. J'abandonne mon projet de départ. Le mariage de Georgette ne pouvait se faire sous des auspices plus favorables que ceux de la paix. Venez tous célébrer chez moi , cette double fête.

TUNDERTON.

Ah ! du moins , je serai de la noce , et je la tambourinerai.

GOODMAN.

C'est trop juste !....

VAUDEVILLE.

AIR Nouveau de *Wicht*, ou bien : *Fairvu* partout dans mes voyages.BONNEVAL , (*à Goodman.*)

Des beaux arts et de l'industrie ,

Avec nous goutez les bienfaits ,

Un héros dans notre patrie

A su les fixer à jamais ;

Des partis il confond la ligue

Le commerce est encouragé ,

Et le vandalisme et l'intrigue

Ont enfin reçu leur congé.

GOODMAN, (*aux amans.*)

D'un nœud formé par la tendresse ,
 Sachez connaître la douceur ,
 Il promet jusqu'à la vieillesse ,
 Des jours filés par le bonheur ,
 Si l'amour , quand l'âge nous glace ,
 Fuit ce nœud long-tems prolongé ,
 La tendre amitié le remplace
 Et ne prend jamais de congé.

TUNDERTON.

Oui je renonce au mariage ,
 Et la paix calme mes regrets :
 Car je vois trop bien qu'en ménage
 Je n'aurais jamais eu la Paix.
 Des femmes quel est le caprice ,
 A mon âge on est mal jugé
 Puisqu'avant d'entrer au service ,
 J'ai déjà reçu mon congé.

FLORVAL.

L'hymen que vante la sagesse ,
 N'est qu'un enfant comme l'amour :
 A l'école de la tendresse ,
 Tous deux se forment tour-à-tour.
 Par fois l'amour distrait , volage ,
 De ses leçons est dérangé ;
 Mais l'hymen au sein du ménage ,
 Prend souvent des jours de congé.

GEORGETTE, (*au public*).

Par vous, d'une esquisse légère :
 Le sort va bientôt se fixer ;
 Si l'arrêt doit être sévère ,
 Gardez-vous de le prononcer.
 Oui , c'est la grâce que j'implore ,
 Avant que l'auteur soit jugé
 Puissiez-vous nous donner encore
 Vingt audiences de congé.

FIN.

